

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 3 (1865)
Heft: 26

Artikel: Enseignement professionnel
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-178093>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 16.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

paraissant tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT (franc de port) :

Un an : 4 fr. — Six mois : 2 fr. — Trois mois : 1 fr.

Tarif pour les annonces : 15 centimes la ligne ou son espace.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; au Cabinet de lecture, place de Saint-Laurent, à Lansanne ; — ou en s'adressant par écrit à la Rédaction du Conteur Vaudois. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Enseignement professionnel.

L'intérêt croissant qui s'attache au développement du bien-être matériel et moral des classes ouvrières nous fait un devoir d'attirer l'attention de nos lecteurs sur un établissement fondé en 1858 par un homme généreux, M. J. J. Bourcart, à Guebwiller, en Alsace. On verra ce que peut faire un homme animé du désir de se rendre utile à ses semblables, surtout lorsque cet homme sait mettre à profit le bon sens pratique et l'activité qui distinguent les manufacturiers de Mulhouse. Nous ne saurions mieux faire que de laisser la parole à M. Jean Macé, le spirituel auteur de *l'histoire d'une bouchée de pain*, qui a vu et étudié de près l'institution dont nous parlons. s. c.

Guebwiller est une petite ville d'une dizaine de mille âmes, assise au milieu d'une des plus fraîches vallées des Vosges, et siège d'une industrie puissante qu'y a fondée dans le commencement du siècle cette forte race de Mulhouse, qui est présentement à la tête du progrès pratique en France, progrès industriel et progrès social.

Comme Mulhouse, Guebwiller a ses cités ouvrières, qui s'alignent coquettement aux deux bouts de la ville, avec leurs petits jardins et les longues échappées de verdure qui s'ouvrent entre leurs maisons. Il a de plus que Mulhouse une institution qui ne tardera pas à s'établir aussi, sans aucun doute, dans la capitale des vallées vosgiennes, institution unique, à ma connaissance dans son organisation, et dont les statuts commencent par ces lignes :

« Il a été fondé depuis quelque temps à Guebwiller, une bibliothèque et des cours professionnels, théoriques et pratiques, destinés à fournir à tout jeune homme, et principalement à l'ouvrier laborieux et désireux de s'instruire, les moyens de développer son intelligence et son cœur et de trouver des loisirs dignes de lui. »

Les fondateurs de l'œuvre de Guebwiller se sont donné à eux-mêmes pour mission de faire avant tout des hommes, et pour atteindre plus sûrement leur but, ils ne se sont pas contentés de les convoquer à des cours gratuits et de mettre des livres à leur

disposition ; ils ont imaginé une combinaison excellente pour éveiller en eux les idées de responsabilité personnelle et les former à la pratique des devoirs sociaux.

Les élèves de chaque cours sont organisés en sociétés distinctes, dont chacune s'administre elle-même, a son comité, sa caisse, ses règlements particuliers, et devient en même temps une sorte de société de secours mutuels, ses membres se garantissant assistance mutuelle, « principalement en cas de maladie » disent les statuts, ce qui veut dire que la mutualité ne doit pas s'arrêter là.

Il s'établit ainsi, sur les bancs de cette école modèle un lien de confraternité, non plus instinctive comme dans nos collèges, mais raisonnée et consentie qui réunit les membres de la société dans des fêtes et des excursions payées par la caisse commune, comme elle les appelle au convoi du sociétaire décédé.

Il faut dire que ce sont de grands élèves, l'âge d'admission commençant à seize ans, sans limite au-dessus, et dans l'hiver dernier (1862—1863) il n'y a pas eu moins de 180 de ces grands élèves suivant assidument les cours. « L'ouvrier laborieux et désireux de s'instruire, » pour lequel ils ont été fondés, pourra, du reste en quelques années, y acquérir une instruction assurément supérieure en fait à celle qu'emportent des collèges la plupart de nos bacheliers. Histoire, géographie, physique, chimie, mécanique, géométrie, tenue des livres, anglais, dessin de machines, dessin d'art, sont enseignés là à qui veut les apprendre, à côté des leçons plus modestes de calligraphie, de lecture, de français, de calcul et de chant, qui sont comme la base primaire de ce vaste enseignement professionnel.

Tout cela a commencé, il y a sept ou huit ans, par un cours de chant et quelques leçons de français que M. Greiner, l'instituteur protestant de Guebwiller, donnait bénévolement aux jeunes ouvriers qu'il réunissait chez lui, après ses heures de classe. L'intervention des chefs d'industrie de la ville développa rapidement ce premier germe. Une bibliothèque fut formée et placée dans un logement loué en ville, où devaient se donner les premiers cours profes-

sionnels. Le 18 novembre 1858, un arrêté du préfet du Haut-Rhin autorisait l'ouverture de ce lieu de réunion, et, l'institution allant toujours grandissant, le local se trouva bientôt insuffisant. Alors fut décidée, grâce à une généreuse initiative, la construction d'un bâtiment spécial, qui s'élève aujourd'hui sur un des côtés de la ville, au milieu d'un grand terrain clos, et dans lequel se trouve installé, avec une sorte de luxe, ce qu'on pourrait appeler l'académie ouvrière de Guebwiller.

J'avais fait le voyage tout exprès pour voir de mes yeux ce qu'on m'avait raconté, et, je l'avouerai, c'est avec un sentiment de respect profond que j'ai franchi le seuil de ce petit palais de l'instruction populaire. Tous les détails de la construction témoignent de l'importance qu'y attachait celui qui en a dressé le plan et qui a fait les choses, comme on dit, avec amour, sans regarder à la dépense. Si j'insiste sur ce détail, qui peut paraître futile, c'est que l'ouvrier doit être amené naturellement à prendre au sérieux l'instruction qui lui est offerte, quand il la voit prise aussi au sérieux par celui qui l'offre.

Aux portes des salles consacrées aux cours sont affichés les arrêtés des comités, et la propreté minutieuse qui règne du haut en bas de la maison est un sûr garant de l'ordre et de la tenue des grands écoliers. La salle de la bibliothèque a, dans toute sa longueur, une grande table en bois verni, autour de laquelle une quarantaine de lecteurs peuvent prendre place à la fois. Je parcourus du regard les titres des volumes rangés sur les rayons. Il était facile de juger la pensée qui avait présidé au choix de ces livres; on avait visé surtout à relever le niveau intellectuel des lecteurs, et la bibliothèque était là le complément des cours.

Ici, me disait l'ami qui m'accompagnait, ici, tout est facile. Quand il faut de l'argent, il en vient.

C'est une grande chose que l'argent; c'est, en dynamique sociale, une force précieuse qui permet de réaliser rapidement bien des conceptions utiles, d'avoir raison facilement de bien des obstacles. Mais il y a une force bien plus puissante, qui peut se passer quelquefois de l'argent mais dont l'argent ne peut pas se passer: c'est l'amour intelligent de ses semblables et la volonté de faire le bien.

J'aurais voulu ne citer aucun nom propre, pour ne pas choisir parmi tous les dévouements qui ont coopéré à l'œuvre de Guebwiller. Il en est un pourtant que je me reprocherais de tenir caché, celui de J.-J. Bourcart. C'est lui qui a été l'âme de toute cette généreuse entreprise; c'est lui qui l'a le plus largement soutenue de ses deniers*; c'est lui qui la dirige et dont la signature est au bas des statuts,

* M. Bourcart a dépensé plus de 60,000 fr. pour l'œuvre qu'il a entreprise avant de songer à demander la coopération pécuniaire des personnes qui l'ont depuis assisté dans la marche de cette admirable institution.

qu'on devrait envoyer dans tous les centres de populations ouvrières.

Ceux qui donnent de pareils exemples n'ont pas besoin, en général, de la reconnaissance publique et se tiennent volontiers à l'écart du bruit qu'elle fait, mais il est bon que la reconnaissance publique vienne les chercher, sinon pour les récompenser du moins pour leur susciter des imitateurs.

Fête des Vignerons.

On nous écrit de Lausanne :

En voyant la foule qui encombrait la gare de Vevey, dimanche dernier, à 6 heures du soir, je me demandais s'il ne conviendrait par d'agrandir la deuxième ville du canton, pour les 26 et 27 juillet prochains. Un train de vingt-six wagons, remorqué par deux locomotives, ramenait à Lausanne le millier de curieux qui avaient voulu assister au premier acte de la *Fête des Vignerons*. Quelques-uns qui s'imaginaient voir défiler devant eux tout le cortège de la fête, comme à une répétition générale, ont été trompés dans leur attente; mais il y a des gens qui ne sont jamais contents! Ne faudrait-il pas pour leur faire plaisir, faire durer la fête pendant trois mois?

Je vous avoue que, pour mon compte, j'ai été très satisfait. Le respectable corps des *cent-suisses* avec barbes et hallebardes, la musique de Vevey avec son gracieux et riche costume, Messieurs les *Conseillers* en grande tenue et quelques vigneron portant très bien leur simple costume vert et blanc formaient une colonne qui donnait l'avant goût de ce que sera le cortège de 1200 à 1400 figurants que j'espère voir dans deux mois.

Je n'ai regretté qu'une chose: c'est que l'indisposition de M. Derameru, le publicateur des fêtes de 1819, 1833 et 1851 ait privé le nombreux public qui s'était rendu à Vevey d'entendre une de ces publications moitié français, moitié patois, qui devait ajouter un nouveau charme au caractère national de la fête. Je dois dire pourtant que Messieurs les *Conseillers* se sont fort bien acquittés de cette mission sur laquelle leurs larynx ne comptaient guère la veille.

Vevey, le 23 mai 1865.

Enfin... nous sommes satisfaits: depuis longtemps déjà chacun se demandait: Quand aura lieu la Fête des vigneron? sera-ce au commencement ou à la fin de juillet, ou, peut-être au mois d'août? Sera-ce enfin cette année?

On voyait bien s'élever, sur la place du Marché, une gigantesque estrade dont la charpente, j'allais dire la carcasse, composée de milliers de pièces de bois, se dressant, se croisant, s'enchevêtrant, ne peut encore donner une idée du grandiose de cette construction; on entendait bien, par-ci, par-là,